

## Documents sur la princesse de Trébizonde

L'abeille musicale 1 janvier 1870

### BOUFFES-PARISIENS

La Princesse de Trébizonde, opéra-bouffe en trois actes ; paroles de MM. Nuitter et Tréfeu, musique d'Offenbach.

Des saltimbanques ont installé leur baraque dans un village où un château va être tiré en loterie ; Cabriolo, le chef de la troupe, trouve en comptant sa recette, un billet de cette loterie glissé en paiement dans la sébile par un spectateur. En homme qui préfère les espèces sonnantes aux châteaux en perspective, il est sur le point de déchirer le billet de dépit, lorsqu'un crieur vient annoncer que le domaine en question est échu, avec toutes ses dépendances au numéro 1313, c'est-à-dire à celui que le saltimbanque froisse en grommelant entre ses doigts.

Après avoir fait leurs adieux à la baraque, Cabriolo et les siens vont prendre possession des biens que le sort vient de leur octroyer; mais ils ne tardent pas à regretter leur vie nomade, d'autant plus que leur unique voisin, le prince Casimir, ne répond pas aux avances qui lui sont faites, et que les nouveaux châtelains en sont réduits à leur propre société'.

Cependant, le prince Casimir a un fils, qui, entraîné à la poursuite d'un cerf, escalade le mur du parc de Cabriolo et le surprend à table avec sa famille. Il reconnaît Zanetta qu'il avait admirée, lorsqu'elle remplaçait dans la galerie des figures de cire que montrait son père, la belle princesse de Trébizonde qu'un coup de plumeau maladroit avait privée de son nez. Inutile de dire qu'il en était tombé amoureux et qu'il veut l'épouser. Le prince, qui rêvait pour son fils une alliance plus en rapport avec son rang, s'y refuse absolument... d'abord, et finit par céder.

La musique est jolie, mais, à notre avis, M. Offenbach se rappelle trop souvent *Orphée* et *la Belle Hélène*, dont il a intercalé des phrases entières dans sa nouvelle partition.

Désiré a créé dans Cabriolo un type de saltimbanque des mieux réussis, et de plus, parfaitement vrai; rien n'est plus drôle que son appel au public avec cette voix enrouée que possèdent invariablement les hercules ambulants. Bonnet est très-amusant dans son rôle d'amoureux de la seconde fille de Cabriolo; Berthelier est désopilant dans ses fureurs comiques; Ed. Georges est du dernier grotesque sous son immense casquette verte.

Madame Thierret n'a qu'à entrer en scène, la tête ornée de plumes multicolores pour mettre les spectateurs en gaieté. Madame Van Ghell, et surtout madame Fonti chantent avec beaucoup de grâce et d'aisance. Enfin, mademoiselle Chaumont interprète sérieusement le rôle de Régina ; sa chanson, *Quand je suis sur la corde raide*, et son duo avec Bonnet, *Moment fatal, hélas, que faire ?* ont été bissés, et c'était justice ; ces deux morceaux sont charmants et mademoiselle Chaumont, les chante avec beaucoup de goût. G.S.

Max sur *Le Théâtre illustré* sera moins élogieux pour les hommes. Il est rappelé qu'Offenbach dirige deux pièces en même temps : le mardi *la Princesse de Trébizonde* et le vendredi *Les Brigands* aux Variétés ! Et *le Moniteur des pianistes* précise le 20 décembre 1869 : « A trois jours d'intervalles, M. Offenbach a deux fois réussi et les deux théâtres où il règne actuellement font chaque soir le maximum de recettes. »

**Le Gaulois 6 octobre 1880**

**NOTES INTIMES**

**JACQUES OFFENBACH**

C'était en 1869; je débutais dans le journalisme et je me trouvais à Munich, où j'étais allé entendre le *Rheingold* de Wagner; je reçus là une dépêche qui me disait de m'arrêter, au retour, à Bade, et d'assister à la première représentation de *la Princesse de Trébizonde*, dont la troupe des Bouffes -Parisiens offrait la primeur aux invités de M. Dupressoir. Je ne fis aucune difficulté, comme bien vous pensez, d'accéder à cette prière, et j'arrivai dans ce paradis perdu pour nous où régnait si somptueusement le neveu et successeur de Bénazet.

Le jour même, je joignis mes bravos à ceux du parterre de souverains et de Parisiens accourus à l'appel du compositeur, dont la renommée, chose rare, était aussi grande de ce côté-ci que de l'autre côté du Rhin. *La Princesse de Trébizonde*, interprétée par ce pauvre Désiré, mort trois ans plus tard, fut acclamée, et le chœur fameux des pages obtint les honneurs du *ter*. La pièce n'avait alors que deux actes.

Après le premier, je priai Noriac de vouloir bien me présenter à Offenbach que je ne connaissais que de réputation. Il m'emmena dans les coulisses : personne ! « Ah je sais où il est » s'écria l'auteur du 101e; suivez-moi »

Et il me conduisit à la Conversation.

« Que vous disais-je ? Tenez, le voilà » Et il me montra un monsieur qui, tête nue, jouait tranquillement à la rouge et à la noire. C'était Offenbach, qui, profitant d'un entr'acte qu'il prévoyait être assez long, avait jugé à propos d'utiliser ses loisirs en allant faire un tour à la roulette.

Entre deux séries, je fus présenté au maestro, qui me dit « Vous n'avez jamais joué à la roulette? Non. Eh bien, faites-moi le plaisir de casser vous même ce rouleau d'or ! »

Je fis ce qu'il me demandait; il prit les pièces, les sema sur le tapis, et, cinq minutes après, il ramassait une douzaine de mille francs.

La sonnette du théâtre résonnait avec fureur.

« On m'attend, dit Offenbach, allons gagner une autre partie.»

Et nous revînmes au théâtre où le maestro, conduisant lui-même l'orchestre, reçut directement les applaudissements de toute la salle. L'insatiable activité de cet homme me paraît peinte dans ces quelques lignes. Il ne pouvait pas rester une minute sans rien faire : il n'avait pas assez des émotions d'une première représentation, il en cherchait d'autres au moindre moment de répit.

Je ne crois pas que dans sa longue carrière, Offenbach ait sacrifié un instant au *farniente*. C'était miracle de voir l'indomptable allure de ce lutteur toujours sur la brèche du travail et même du plaisir. Dans un corps frêle, il cachait un ressort énorme. En vain, la goutte, cette ennemie implacable qui devait finir par avoir le dernier mot, – en vain la goutte le terrassait-elle, il triomphait de ses atteintes et se relevait plus gai, plus nerveux, plus ardent que jamais. Physionomie étrange : un nez pointu, surmonté de deux yeux étincelants et entouré de deux longs favoris toujours blonds, voilà sa figure; quant au corps, il n'existait pour ainsi dire pas; et les vêtements qui flottaient vaguement autour de lui avaient l'air d'une concession. Sir Jonathan



Paris, Imp. J. Thierry

A. LAMY

LA PRINCESSE DE TRÉBIZONDE

2<sup>ème</sup> Acte.

Bouffé



Offenbach

THÉÂTRE DES BOUFFES PARISIENS. — *La princesse de Trébizonde*, acte III, scène VI. 7 déc. 1869.

LE THÉÂTRE ILLUSTRÉ



M. DÉSIRÉ

Cabriolo





Paola



Prince Casimir



Cabriolo

# THÉÂTRE DES BOUFFES PARISIENS

Les bureaux ouvriront à 7 h. 0<sup>10</sup>

On commencera à 7 h. 1<sup>12</sup>

AVANT-DERNIÈRE REPRÉSENTATION

LA

# PRINCESSE

DE

# TRÉBIZONDE

Opéra bouffe en 3 actes, de MM. NUITTER et TRÉFEU

Musique de **M. J. OFFENBACH**

Messieurs

<b>DÉSIRÉ</b>	Cabriolo.
<b>LECUYER</b>	Prince Casimir.
<b>BONNET</b>	Tremolini.
<b>ED. GEORGES</b>	Sparadrap.

Mesdames

<b>THIERRET</b>	Pola.
<b>PERRIER</b>	Zanetta.
<b>VAN-GHELL</b>	Princee Raphaël.
<b>CHAUMONT</b>	Régina.

## LA ROMANCE DE LA ROSE

Opérette en un acte, paroles de MM. TRÉFEU et PREVEL.

Musique de M. JACQUES OFFENBACH.

MM. LACOMBE, HAMBURGER, VICTOR, M<sup>me</sup> GOUVION, LEA-LINI.